

Vieux de Dovre et d'Aase, et la conversation du Diable et de Peer Gynt. Ces brutalités étaient, peut-être, nécessaires pour qu'il fût matériellement possible de représenter *Peer Gynt*, mais elles n'en sont pas moins regrettables; et il me semble que, pourtant, les coupures eussent pu être plus adroites et plus respectueuses.

M. Ligné-Poe s'est efforcé de convenablement mettre en scène *Peer Gynt*, et certains tableaux en ont été bien réglés.

En même temps que le poème d'Ibsen, a été jouée, sous la direction de M. Gabriel Marie, la musique que Grieg écrivit pour l'accompagner. Cette musique est déjà célèbre, et, presque chaque année, nous avons eu occasion de l'entendre, au moins en partie, tant au Cirque qu'au Châtelet. Certains morceaux en sont d'un pittoresque trop facile, et sonnent médiocrement à l'orchestre; mais le lied de Solveig est d'une tendresse qui émeut, et le chant des cordes, qui accompagne la mort d'Aase, est d'une beauté simple et grande.

M. Deval a fort honorablement joué le rôle complexe de Peer Gynt, Mlle Suzanne Auclair a été charmante dans celui de Solveig, et Mlle Jane Avril a dansé très agréablement celui d'Anitra. D'autres encore ont participé au succès de la représentation : M. Albert Mayer, Mmes Barbieri, Régine Martial, Reynold. .

Jouer *Peer Gynt* est, jusqu'ici, le plus gros effort qu'ait fait l'Œuvre; et il sied de louer M. Ligné-Poe d'avoir permis d'acclamer, une fois de plus, le nom glorieux d'Ibsen.

A.-FERDINAND HEROLD.

§

Les reconstitutions de théâtre ancien me plaisent fort.

D'abord pour ce que les Beautés des œuvres anciennes, me touchant par tout ce qu'elles ont de plus général — d'éternel si vous voulez — m'émeuvent, lorsqu'elles m'émeuvent, (et elles ont toute chance de m'émouvoir puisqu'elles sont choisies pour cela), très profondément et gravement, et traditionnellement, nobles pierres de touche où l'or de mille esprits divers laissa sa trace.

Mais aussi — pourquoi ne le dirai-je pas — j'apprends, au contact des Beautés subsistées et consacrées, à mieux aimer de mes nerfs les frêles Beautés d'aujourd'hui, celles qui n'auront que vous et moi pour les chérir et mourront; les choses jolies ou mélancoliques, ah! gracieuses et tendres, maintenant si vivantes, et qui seront fripées au vingtième siècle, et finies — après avoir cependant contenu, dans l'instant, pour vous et pour moi, autant d'émotion que ces grandes Beautés déjà fières jusqu'au définitif de leurs deux douzaines de siècles.

Que je leur garde de tendresse, aux « situations » trop particulières pour durer, aux « mots », aux « thèses » que blagueront nos petits neveux, à toutes les impressions, d'un art si réel, mais qui ont dû mettre leur gloire en viager, — et que l'on est donc injuste en faveur de vieux passables chefs-d'œuvre, et aux dépens des menues perfections qui passent.

Ceci posé — parlons des **Perses**, choix heureux s'il en fut.

Voici des lamentations. Voici de superbes éperduments de terreur. Voici le prodigieux cri de désespoir d'un peuple. Voici le rite tragique des nations désastreuses.

Des vieillards attendent, déchirés de crainte. Une reine, mère et veuve de rois, quitte ses demeures dorées pour ne plus porter seule le poids de ses songes. La nouvelle pressentie les frappe brutalement, pour dérouler ensuite, parmi les désolations, la douloureuse liste des malheurs; et les découragements alternent et sanglotent; et le souvenir solennel des ancêtres glorieux n'apporte que des regrets plus amers. Puis il paraît : Le roi; le roi lamentable, pâle et hurlant, et traînant des lambeaux de pourpre sale; il vient clamer lui-même son horreur et briser son carquois vide, et gémir encore vers les héros perdus. Ah ! La défaite ! la défaite. On voit un peuple en larmes dont le roi se frappe la poitrine et se meurtrit.

Ce fut l'immense cri de victoire de la Grèce, cette lamentation sublime de l'ennemi chassé. Ah l'on devine quel enthousiasme de liberté soulevait une multitude sur les gradins

enthousiasme national où se mêlait, il semble, plus de clairvoyante pitié que de haine bête : sentiment lointain; et Eschyle sut faire crier par l'Asie — *peut-être* sans l'humilier — la strophe de triomphe dont l'antistrophe chantait au cœur d'Athènes.

J'ai beaucoup aimé la version de M. Ferdinand Herold. Il a su nous traduire le lyrisme parfait d'Eschyle en évitant l'écueil des verbalismes excessifs; il a su choisir un style sonore et simple, et l'événement nous a montré que l'allure de son interprétation, pour différer de celle des traductions où M. Leconte de Lisle nous apprit à nous passionner pour le lyrisme grec, révélait elle-même, dans son unité, une beauté moins barbare et plus prête à nous satisfaire.

Pour m'expliquer sur un détail : chaque fois que M. Herold a rencontré un nom antique dont la forme française existe, comme *Salamine* ou *Persée*, il n'a pas écrit *Salamis* ou *Perseus*. Il a seulement conservé la forme grecque — *Dareios* — lorsque l'absence de la forme française — qui eût été *Der*, sans doute — l'eût obligé de recourir à une forme latine — *Darius* — et je crois que ce petit détail philologique fait assez bien voir pourquoi la traduction de M. Herold a apporté quelque

chose de nouveau, (et donc était *nécessaire*). Puisque ce serait une folie, d'ailleurs respectable, que d'espérer, soumettant à nos esprits modernes et de race latine un Eschyle *calqué*, éveiller en nous la même ardeur qui pouvait agiter ceux qui combattirent à Marathon le Mède aux longs cheveux — je pense qu'il y a plus de chances de nous rapprocher de cette émotion en nous faisant entendre un texte dont la littéralité conservée aura cependant été transposée *dans la forme française* très discrètement, mais assez pour que toute l'importance n'étant plus accaparée par l'exagération parnassienne d'une saveur barbare qui nous étonne seulement, il nous reste de l'attention pour une beauté moins superficielle et plus idéologique. Lorsque, en outre, et c'est le cas, les épithètes si caractéristiques sont heureusement rendues, le rythme conservé, l'*allure* (je tiens à ce mot), d'une harmonie continue, ce traducteur a fait de bonne et difficile besogne, et M. Herold a droit — une fois de plus, à tous nos remerciements.

Il faut parler de l'interprétation. D'abord pour dire que M. de Max est bien le plus intéressant interprète dramatique qui soit. Il sait être sublime et gracieux, sa voix est une des rares qui ne fassent pas l'effet d'avoir été perdue par quelqu'un, il sait agir, et l'attention ne s'écarte jamais de lui. J'ai vu, dans *Don Carlos*, des lorgnettes sacrifier à son jeu les jambes mêmes de Mlle Chapelas. Dans le rôle de Xerxès nous avons eu à applaudir ses qualités de violence douloureuse — ah qu'il sait donc ménager les « Hélas ! » et combien le sauraient !

Il faut encore dire que Mme Tessandier fut une *Atossa* belle et pathétique; que M. Daltour fut excellent; que M. Tailade fut fâcheusement éclairé. Et puis, il faut dire que M. Chelles, dans le personnage du *Messager* fut parfaitement détestable — qui nous délivrera des gestes « larges » et des intonations qui « font un sort » aux adjectifs ! D'ailleurs il faut éviter de dire dans du théâtre grec : « Ce fut un vaisseau helène qui commença l'attaque et fracassa les agrès d'un vaisseau vénitien. »

Et il y avait aussi une conférence en trois points de Mme Dieulafoy (great attraction); et il y avait aussi un prologue de M. Jean Richepin, c'étaient des vers : « Romain, examen, lexique, classique, socle et Sophocle »; et il y avait aussi de la musique un peu indiscreète de M. Xavier Leroux, mais cela faisait très bien tout de même; et, s'il n'y a pas lieu de s'extasier sur la mise en scène, il faut cependant constater que les mouvements scéniques furent suffisants.